

16 Culture

Eclats de voix et de piano à Lavaux Classic

MUSIQUE Sous une touffeur caniculaire, le pianiste François-Xavier Poizat et la soprano vaudoise Marie Lys ont enchanté le public dans le bourg de Cully

Chaleur étouffante, pluie d'éventails agités par le public réuni samedi à 17h30 à la salle Davel et à 20h au temple de Cully: le festival Lavaux Classic a débuté sous les meilleurs auspices ce week-end. Le pianiste franco-suisse François-Xavier Poizat, âgé de 32 ans, ne s'était pas facilité la tâche avec un programme qui fait transpirer rien qu'à la lecture des titres! *L'eau et le feu* – l'intitulé de son programme – étaient palpables dans des œuvres du XXe siècle.

Son chant, tour à tour lumineux, solaire, félin, élégiaque, sied à ce répertoire

Virtuose accompli, doté d'une dextérité impressionnante, François-Xavier Poizat arpente les pièces de Ravel et Stravinsky avec un sens aigu de la couleur pianistique et de l'atmosphère correspondant à chacune. Occasionnellement, son jeu sonne un peu extérieur, comme dans *Le Gibet* du recueil *Gaspard de la nuit*, que l'on aurait souhaité plus énigmatique, comme exsangue, mais le naturel de ses interprétations l'emporte.

Limpidité du jeu

François-Xavier Poizat fait scintiller les notes dans *Jeux d'eau*, de Ravel, suivie d'*Une Barque sur l'océan* particulièrement réussie. Les arpèges limpides, l'étagement des plans sonores, la dimension orchestrale tapie sous le flux des notes, la volupté de son jeu, tout en courbes ondoyantes ponctuées de quelques éclats, sont un régal. *Ondine* dans *Gaspard de la nuit* – avec son côté plus inquiétant – respire une même évidence. Sous les doigts prestes du pianiste, *Scarbo* révèle sa noirceur ponctuée de soubresauts. Les deux *Suites*

tirées de *Petrouchka* et *L'Oiseau de feu* de Stravinsky révèlent le virtuose dans son élément. Les attaques sont franches mais sans dureté, et les emprunts à un folklore imaginaire – en partie russe – ressortent dans les épisodes tour à tour vifs et calmes. Pour apporter une onnée de fraîcheur, le pianiste joue *Au bord d'une source* de Liszt qu'il nimbe d'une belle élégance.

Hommage à une cantatrice du XVIIIe siècle

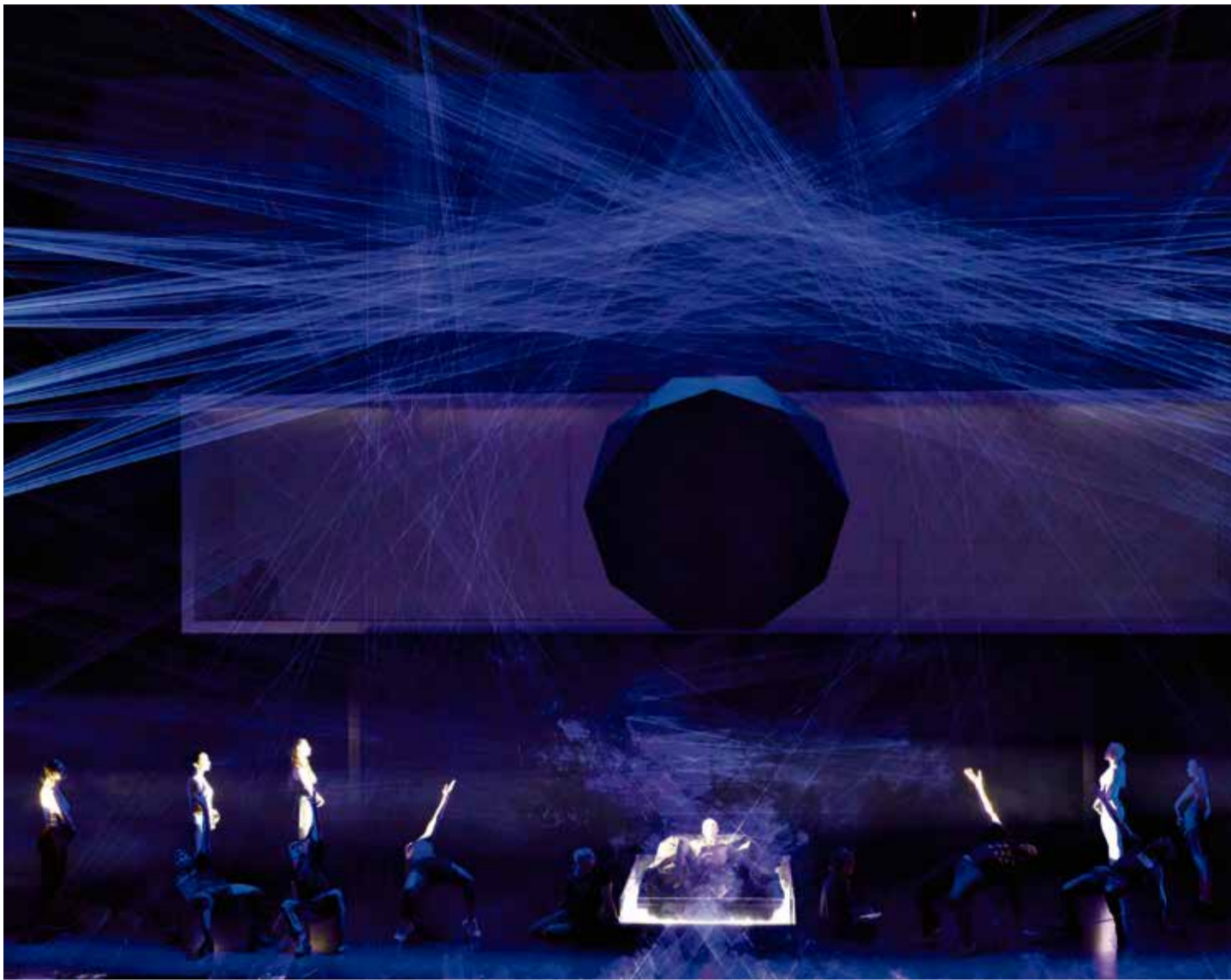
Pleine de vitalité et de sensibilité, vêtue d'une somptueuse robe, la soprano vaudoise Marie Lys a envoûté les mélomanes au fil d'un programme rendant hommage à une grande cantatrice du début du XVIIIe siècle. Anna Maria Strada del Pò fut cette perle que Haendel contribua à polir pour sa troupe d'opéra à Londres. Vivaldi et des maîtres méconnus (Domenico Natale Sarri, Baldassare Galuppi, Giovanni Alberto Ristori) lui taillèrent également de magnifiques airs sur mesure.

Entourée de l'Abchordis Ensemble, Marie Lys interprète ces airs avec un remarquable instinct théâtral. Son chant, tour à tour lumineux, solaire, félin, élégiaque, agrémenté d'ornements de très bon goût, sied à ce répertoire. L'éclat de la voix, le médium chaud et un élargissement du timbre dans les graves, la rendent irrésistible. Il lui arrive de pousser sa voix à ses limites – on frôle une certaine stridence –, mais c'est pour un supplément de théâtralité tout à fait à propos, loin de ces voix blanches trop policées dans le baroque.

La soprano forge une belle entente avec Abchordis Ensemble. Le claviciniste Andrea Buccarella – placé au milieu de la scène au temple de Cully – mène ses collègues avec musicalité. Si les violonistes trahissent quelques écarts de justesse et acidités par moments, un magnifique engagement les anime, tout comme les autres membres de ce groupe issu de la Schola Cantorum de Bâle. Marie Lys et ses complices ont été salués sous un torrent d'applaudissements torrides dignes de rivaliser avec la canicule. ■ J.S

Lavaux Classic, Cully et Vilette, jusqu'au 26 juin.

«Turandot» sous un faisceau de lumières immersives



Par ses sculptures lumineuses à grande échelle, le collectif teamLab promet des effets spéciaux hors normes. (DOUGADOS MAGALI)

SCÈNES Le Grand Théâtre de Genève achève sa saison avec l'opéra testamentaire de Puccini. Le metteur en scène Daniel Kramer s'associe au collectif teamLab, pour une production qui s'annonce spectaculaire

JULIAN SYKES

Voix agiles et opulentes, orchestre luxuriant, emprunts au pentatonisme chinois: *Turandot* couronne la vie de Puccini. Laissé inachevé, privé d'un duo d'amour final que le compositeur voulait dans l'esprit de celui de *Tristan und Isolde* de Wagner, l'ouvrage convoque des forces exceptionnelles. Le Grand Théâtre mise sur le metteur en scène Daniel Kramer et le collectif japonais teamLab pour donner corps à cet opéra testamentaire aux mélodies sublimes, tel le fameux *Nes-sun dorma* au 3e acte.

Située dans la Chine impériale, l'intrigue met aux prises Turandot, fille de l'empereur, avec un destin qu'elle ne maîtrise guère. En souvenir de son aïeule violée, la cruelle princesse a énoncé une loi: chaque prétendant à sa main devra d'abord résoudre trois énigmes; s'il échoue, il aura la tête tranchée. Le prince tatar Calaf, en exil avec son père Timur et l'esclave Liù, décide de tenter sa chance. Il fera fondre la princesse de glace – non sans que Liù (amoureuse de Calaf) se sacrifie en cours de route. Amour, sexe et sang irriguent cet opéra en trois actes au dénouement heureux.

Si heureux que cela? Daniel Kramer ne veut pas le croire. Il a renoncé à la fin du *dramma lirico* complété par Franco Alfano, pour choisir la version alternative de Luciano Berio, «plus complexe, plus noire». Ces dernières vingt minutes lui permettent d'esquisser le rapprochement inattendu entre la princesse de Chine et son prétendant le plus persévérant, le prince Calaf, chacun opérant une bascule intérieure. Deux êtres

en proie à des traumatismes du passé qu'ils se renvoient en miroir pour mieux les dépasser.

Le sexe est omniprésent dans *Turandot* – par des voies détournées. Féministe avant l'heure, la princesse chinoise incarne une figure du matriarcat qui se bat contre l'ordre établi et l'oppression patriarcale. «Turandot préfigure le mouvement #MeToo. Elle parle pour une lignée de femmes qui ont été violées, battues, assassinées, et dont le corps appartient à leur gouvernement. Songez à ce qui se passe aux Etats-Unis et à l'idée d'abolir à nouveau l'avortement.»

Masculinité toxique et patriarcat enferment les habitants du palais impérial, jusqu'aux eunuques dont on a coupé les testicules. Les ministres Ping, Pang et Pong – au service de l'empereur – en deviennent des figures tragiques. «Ces eunuques avaient beaucoup de pouvoir mais ils étaient émotionnellement traumatisés du fait d'avoir été castrés, explique Daniel Kramer. Aucun homme ne pouvait vivre au palais impérial en gardant ses testicules intacts, à l'exception de l'empereur, qui voulait s'assurer que chaque enfant soit le fruit de sa semence.»

Effets spéciaux inédits

Par ses sculptures lumineuses à grande échelle, le collectif teamLab promet des effets spéciaux hors normes. «C'est la première fois que teamLab se frotte au monde de l'opéra, explique Adam Booth, directeur artistique de la société. Nous sommes un groupe interdisciplinaire constitué d'ingénieurs, d'architectes et d'informaticiens.» Pas de Chine médiévale de carte postale, donc, mais une lecture résolument moderne qui se déroule «dans un futur plus ou moins lointain». Une interprétation basée sur des rituels hérités de la Chine impériale et de l'Asie.

La costumière japonaise Kimie Nakano fait partie de l'équi-

pée: «Pour les tenues, nous utilisons des matériaux inhabituels comme du plastique noir, du cuivre doré.» Turandot est symboliquement emprisonnée comme femme. Elle use d'une violence sanguinaire qui se retourne contre elle-même. «Une partie de son cheminement, c'est de laisser son armure se briser, d'accepter d'être vulnérable et impuissante, commente Daniel Kramer. Le prince Calaf doit lui aussi apprendre ça. Et c'est ainsi que tous deux se rencontrent merveilleusement: ils constituent une sorte de défi l'un pour l'autre pour finalement arriver à pied d'égalité. Apprendre à rencontrer l'autre est un grand pas.»

Dispositif scénique à deux faces

Et que verra-t-on sur scène? Outre les costumes et les maquillages qui s'annoncent extravagants, l'utilisation de la lumière ne se résume pas à «des faisceaux laser agressifs», comme l'explique Adam Booth. Ce seront plutôt des «plans de lumière, une lumière douce parfois», combinés à des projections vidéo. «Nous avons choisi un design géométrique relativement simple pour notre manière d'appréhender le récit d'un point de vue esthétique tout en renforçant l'interprétation qu'en donne Daniel.» Aussi le spectateur verra-t-il un dispositif à doubles faces sur scène.

L'un des côtés illustre un spectacle proche d'un jeu télévisé futuriste: «Nous avons imaginé ce genre de jeu dystopique pour le rituel des énigmes posées par Turandot au prince Calaf, où nous déployons les faisceaux laser à leur meilleur effet. Quand la scène pivote sur elle-même, c'est le monde inconscient qui est à l'œuvre. Nous avons fait un grand triangle pourvu de miroirs où nous utilisons des LED, suggérant le monde subconscient, kaléidoscope que Calaf doit tra-

verser pour faire face à ses complexes et ses peurs.»

Nourri à la psychologie de Jung et Bruno Bettelheim, Daniel Kramer parle de «la terreur masculine devant la dévoration féminine». Il est vrai que la féroce Turandot a de quoi susciter l'effroi quand elle fait décapiter – en l'occurrence «émasculer» – les prétendants. «Turandot est un grand opéra symbolique», résume Daniel Kramer. Mais pour quel dénouement, sinon le triomphe de l'amour sur la barbarie?

Féministe avant l'heure, la princesse incarne une figure du matriarcat qui se bat contre l'ordre établi

Dans l'esprit de Puccini, secondé par ses librettistes, l'opéra devait se terminer par un grand duo d'amour transcendant les fêlures de Turandot et de Calaf. «Ces deux êtres qui se tiennent pour ainsi dire hors du monde sont transformés par l'amour en êtres humains et il faut que cet amour prenne possession de tout le monde», avait-il écrit au début de novembre 1924. Quatre semaines après, il agonisait des suites d'un cancer à la gorge. Au lieu d'un happy end, Daniel Kramer et ses complices de teamLab préfèrent laisser la fin ouverte. Un dénouement de l'ordre de l'énigme, au même titre que celles lancées par Turandot à ses prétendants. ■

Turandot, Grand Théâtre de Genève, du 20 juin au 3 juillet.

EN BREF

Plus de 30000 personnes aux portes ouvertes de Plateforme 10

Plus de 30000 personnes ont afflué samedi et dimanche aux portes ouvertes de Plateforme 10 à Lausanne. Les curieux ont pu découvrir le nouveau bâtiment de Photo Elysée et du Mudac, à côté du Musée cantonal des beaux-arts (MCBA), ainsi que les expositions inaugurales. Le public venu «de toute la Suisse» s'est rendu «en masse dès les premières heures dans le nouveau bâtiment», ouvert deux ans et demi après le MCBA. Ces portes ouvertes marquent la fin des festivités d'inauguration du quartier des arts lausannois, qui se sont déroulées toute la semaine. Les trois expositions inaugurales *Train Zug Treno Tren* resteront en place jusqu'au 25 septembre 2022. AT5

Forte affluence au Caribana Festival après deux ans d'absence

Le 30e Caribana Festival de musique a attiré 30500 personnes de mercredi à dimanche à Crans-près-Céligny (VD). Après deux reports en 2020 et 2021 en raison de la pandémie de Covid-19, cette édition entre parmi les trois meilleures. Sur quatre soirées de concerts, deux affichaient complet. Les ventes de boissons ont battu un record. Fatboy Slim, The Offspring ou encore Mika étaient au programme. Pour la dernière journée, dimanche, le festival a mis sur pied un grand tournoi de jeu vidéo de *Super Smash Bros Ultimate*, destiné autant aux professionnels qu'aux amateurs. Il était suivi d'un concert de clôture. AT5